Document généré le 11 oct. 2024 22:32

XYZ. La revue de la nouvelle

Ailleurs, demain

Jennyfer Collin

Numéro 76, hiver 2003

Demain

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3473ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Collin, J. (2003). Ailleurs, demain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 30–32.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ailleurs, demain

Jennyfer Collin

Le sol. Rouge gale de sang rugueux. Partout où il y a volaille et viande. Les murs blancs, tachés de coulisses de sang séché mal nettoyé. Les machines et équipements argent, luisants. Et enfin les poulets, tous semblables, rosés et contaminés de fiel, de sang et d'autres choses. Parfois de la merde, parfois de l'ingesta, cela dépend du stade de la digestion avant l'égorgement. Ce qui donne une teinte différente à chacune des carcasses : jaune, brun, rouge, vert, souvent un mélange des quatre couleurs. Toutes ces couleurs glissent sur la chair de poule des carcasses jusqu'à dégoutter dans la rivière qui se trouve sous la chaîne d'éviscération. La rivière, ou le dalot : un grand courant d'eau qui permet d'éliminer les déchets naturels, mais qui contribue à propager l'odeur âcre, poignante, nauséabonde à laquelle on s'habitue tout de même en adoptant une technique de respiration particulière. Parce que les murs en sont imprégnés autant que l'air, il faut se discipliner afin d'oublier cette odeur de morbidité. Alors, on inspire le minimum d'air exigé par les poumons en bloquant la partie des narines qui, normalement, laisse pénétrer les odeurs à l'intérieur du corps. Je crois. À moins que la mémoire ne s'use au contact des effluves ressenties en permanence ? Ce qui compte, en fait, c'est que l'on puisse oublier le lieu où l'on est pendant qu'on y est; que l'on croie travailler dans une atmosphère normale et saine.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle je ne parle que très rarement aux inspecteurs qui font équipe avec moi sur la plateforme. Si je leur parle, notre conversation débouchera inévitablement sur notre travail. Alors je me tais. J'attends que mon coéquipier entame la discussion. S'il ne le fait pas, tant mieux, j'ai mon univers à recréer. Oubliant où je suis, ce que je fais, ce qui m'attend, je m'enfuis en courant de l'abattoir. Il m'arrive parfois même de penser à Poulet. Alors, je fixe l'eau contaminée de la rivière en tentant de naviguer afin de partir à la dérive et d'ou-

blier. Encore. Oublier. Que j'ai joué mon rôle ridicule jusqu'au bout en le dénonçant et, du même coup, en l'envoyant vers sa mort.

Aujourd'hui, je fais équipe avec Paul. Grand, costaud, roquin et jovial, il me laisse à mon imagination. Sa façon d'oublier à lui, c'est de chanter et de danser sur la plate-forme tous les *hits* de l'heure. Quelquefois, je m'accroche à une de ses strophes pour partir un peu. J'aime bien quand nous travaillons ensemble. Nous connaissons nos lubies et les respectons. Par contre, lorsque je fixe trop longtemps l'eau voyageuse et qu'un contremaître arrive près de nous, Paul me donne une légère tape sur l'épaule tout en chantant un peu plus fort. Puis, nous éclatons d'un rire grossier qui nous isole et laisse l'intrus seul avec sa gêne. Celui-ci passe dès lors son chemin sans chercher à nous intimider. Il est difficile d'impressionner Paul… Avec sa carrure et sa prestance, il sait s'imposer et se faire respecter.

De mon côté, avec mes yeux d'enfant, mes joues rosies et mon frêle corps d'adolescent qui ne grandit jamais, je sais faire rire et obliquer les yeux en rictus. Mais là n'est pas la question. Je suis petit, j'assume. Parce qu'il m'arrive d'être géant dans mon univers. Et d'être à la hauteur de mes exigences. Cent fois depuis la semaine dernière, j'ai ouvert la porte de mon local de lecture pour y prendre Poulet et l'apporter ailleurs. Lui faire une mort triste ou loufoque, mais pas prédéterminée. Préprogrammée. Aussi ai-je chanté des milliers de fois à tue-tête aux côtés de Paul en riant au visage des contremaîtres curieux. Rapaces.

Une fois, une seule, je jetterai mon casque d'inspecteur dans la rivière. Pour l'occasion, je choisirai Paul comme coéquipier. Par respect et par amitié. Je lui montrerai qu'Émile a grandi de quelques centimètres. J'aurai pris soin de bien nettoyer mon casque avec du désinfectant en faisant attention pour ne pas délaver l'étiquette de l'Agence qui est collée sur le devant. Puis, j'entamerai une conversation avec Paul. Une vraie. Qui ne fait pas du tout référence à notre emploi. Je lui dirai de chanter sans arrêt pour déconcerter les contremaîtres et enterrer le bruit que produit la machinerie. Parce que, franchement, les bouchons de

mousse n'éliminent pas les ronrons hypnotisants des machines, mais seulement leur vacarme. C'est alors que, de toute la puissance de sa voix, il hurlera la première chanson qui lui viendra à l'esprit. En riant. En m'adressant des clins d'œil amusés.

Puis, je lui parlerai de mes lectures, de mon réduit et peut-être aussi de Poulet, mais rien de tout cela n'est certain. Je lui dirai : « Paul, il faut que tu chantes un jour devant un vrai public. » Et il me répondra : « Émile, il faut que tu ouvres un jour la porte de ta tête. » Là, nous fixerons le dalot et l'eau brune qui coule. Le plancher de ciment brun rouille parsemé de rugosité sécuritaire. Nos bottes de caoutchouc noires ou vertes souillées. Les murs blancs infectés de sang et de moisissure. Les carcasses contaminées qui passent sous la douche pour une salubrité apparente. Les installations et les machines en *stainless steel* maculées de graisse à moteur ou d'huile lubrifiant la chaîne, je ne sais trop. Vaut mieux ne rien savoir. Nous fixerons le regard sur ce qui nous entoure, laissant passer un ange de poulet le temps que le malaise nous quitte.

Et moi, je libérerai un soupir de désolation. Ouf ! J'enlèverai mon casque et le lancerai dans la rivière, comme un bateau miniature que l'on met à la mer pour qu'il emporte nos silences. Me dévêtirai de mon sarrau, de ma chemise et de mes pantalons blancs tachés de rouge, de vert, de jaune et de brun, et les tendrai avec un sourire immense à Paul qui entamera une énième chanson en s'assurant de bien fausser. Il ne me restera plus que mon chandail et mes caleçons pour sortir le nez en l'air de l'abattoir. Dans les moments les plus fébriles, j'entends Paul qui m'applaudit derrière avec admiration. Mais je n'ose abuser : il n'est pas bon de trop gonfler ses rêves, car ils risquent d'éclater. Et il ne reste alors que l'image de l'abattoir ou de Poulet lorsque je claque la porte en sortant du réduit.